

donné à ses propres ressources; il fonde des stations qui, d'abord, semblent prospérer. Son peuple lui obéit tant bien que mal; le Cromwell de Khartoum peut remonter le Nil et venir à Lado, voir ce qui s'y passe. Le Gouverneur Emin est très accommodant; mais celui de Khartoum a pour habitude de fusiller les mutins. Aussi, quoiqu'il y ait autour d'Emin beaucoup d'Arabistes et pas mal d'adhérents du Mahdi, le nouveau prophète, l'armée reste tranquille. Mais la rumeur se propage que Khartoum est tombée, que Gordon a été tué, que son autorité sévère, sa puissance gisent maintenant dans la poudre. Le 1^{er} bataillon se révolte, Emin s'enfuit auprès du 2^e et des irréguliers. Le gouvernement s'effondre, tout est bouleversé, sauf les goûts et la nature d'Emin.

Certaines choses cependant me surprenaient. J'ai déjà dit qu'il avait la passion de l'histoire naturelle, qu'il passait de longues heures à ses collections, à des recherches scientifiques. Il semble que, plus que personne, il devait être équipé pour des explorations géographiques. Aussi fus-je abasourdi d'apprendre qu'il n'avait pas encore reconnu le lac Albert. Il possédait deux vapeurs, deux bateaux de sauvetage, et deux stations riveraines, dont l'une, Toungourou, au nord-ouest, et l'autre, Msoua, au centre, sur la plage occidentale, et il ne connaissait pas encore la partie sud du lac, ni son affluent. Il n'en avait pas sondé les eaux du nord au sud et de l'est à l'ouest, il n'avait jamais eu la curiosité de visiter l'Itouri, à deux journées de marche seulement de Msoua. Aussi n'avait-il pas vu encore la grande chaîne neigeuse et me laissa-t-il l'honneur de découvrir les Monts de la Lune. Il était bien allé à Monbottou pour les affaires de sa province et y avait de grands entrepôts pleins d'ivoire. Il avait envoyé ses soldats jusqu'à la frontière du Tourkan; il était allé deux fois dans l'Ouganda, une fois dans l'Ounyorou, mais jamais il n'était monté sur son vapeur pour explorer la pointe méridionale du Nyanza, avant la fin du mois de mars 1888, où il vint s'enquérir de notre arrivée et repartir tout de suite.

L'empereur Hadrien considérait les Égyptiens comme « frivoles, indignes de confiance, flottant à toutes vagues de rumeurs, la race la plus fâcheuse, excitable, criminelle qui existe ». S'il eût partagé notre désagréable séjour au camp de Kavalli, se fût-il exprimé autrement? Frivoles! nous le savons

à nos dépens. — Indignes de confiance? Y en a-t-il de plus perfides? — Flottant à toutes vagues de rumeurs? Notre camp en produisait comme la terre produit des mouches! On eût dit le ramage d'une volière; la moindre bagatelle, et les voilà s'agitant comme une couvée de poussins qui s'échappent de dessous les ailes de la mère. Un courrier arrivait-il de Ouadelai, tous de se précipiter d'une hutte à la hutte voisine, d'un quartier à l'autre, se hélant, s'appelant; aussi bien les chefs que le dernier des serviteurs, ils caquettent comme poules. — Factieux! « Hourra pour Arabi! Vive le Mahdi! Vive Fadl el-Moullah Bey! Qu'Allah renforce le coude de Sélim Bey Mator! A bas tous les gouvernements! » Oui certes, c'étaient des hommes excitables, frivoles, criminels et indignes de confiance, qu'il fallait gouverner par la force brutale et non par le sentiment et les bons procédés.

Ne craignant plus d'être châtiés suivant leurs mérites, depuis la mort du Gouverneur général, et s'apercevant qu'en l'absence de toute autorité fortement constituée, l'éloigner de l'Égypte donnerait libre carrière à leurs plus viles imaginations, ils ne tardèrent pas à s'insurger contre tout semblant de direction. Par bonheur pour le Pacha, le souvenir de ses bontés lui avait acquis une certaine reconnaissance des soldats et contre-balançait les nombreux excès auxquels se livraient leurs exécrationnels chefs, et tous les abus qui accompagnent la chute d'un gouvernement.

Tels étaient les hommes, exercés à la dissimulation, maîtres en perfidie, perdus de vices, que cet être aux mœurs paisibles, cet adepte de la science, gouverna pendant plusieurs années sans donner lieu à aucune manifestation hostile. D'abord tout alla bien; ses troupes n'étaient pas encore sujettes à cette maladie qui prévaut au Soudan: la haine de toute autorité.

Au nord, à l'ouest et à l'est se rassemblaient les Mahdistes, barrant la voie du Nil et coupant toute communication avec Khartoum. Le 7 mai 1883, soixante-dix soldats envoyés au secours de la garnison d'El-Del sont massacrés et la station complètement détruite. Le 27 février 1884, Lupton, le gouverneur du Bahr-el-Ghazal, informe Emin que ce qui lui reste de sa province s'est révolté, et le 28 du mois suivant on apprend la destruction de l'armée du général Hicks. Le 8 avril, les tribus

de Ouaddi-Afen, Elyat, Eofen, Euknah, Kanel et Fakam sont en pleine rébellion. Le 30 mai, Lupton Bey écrit à Emin que le Mahdi n'est qu'à six heures de son quartier général et lui a fait sommation de déposer son autorité et de lui livrer sa province; Lupton conseille à son collègue de pourvoir immédiatement à sa sûreté. Quatre jours plus tard, Karamalla, nommé gouverneur de l'Equatoria par le Mahdi, invite Emin à lui céder la place. Un conseil de six officiers, débat la question et décide qu'Emin n'a qu'à se rendre. Pour gagner du temps il déclare y consentir et envoie le juge de la province avec quelques officiers pour annoncer cette détermination au lieutenant du prophète¹.

Mais, après leur départ, il se met en état de défense contre Karamalla tout fier de sa victoire sur Lupton Bey et de la conquête du Bahr-el-Ghazal. Il fortifie la station d'Amadi, la met en état de soutenir l'assaut du chef orgueilleux, y concentre les troupes des stations moins importantes d'Arbik, Ayak et Ouafi, et réunit à son quartier général des forces imposantes. A cet instant critique, il sévit contre les partisans du Mahdi, et lance plusieurs ordres du jour, menaçant de passer par les armes les traîtres qui communiqueraient avec l'ennemi. Le mois suivant on était en pleine lutte.

Quelques-unes des principales stations furent si bien défendues que, malgré la défection de nombreux officiers qui lâchement abandonnèrent leur poste et passèrent à Karamalla, les Mahdistes subirent des pertes considérables en soldats et en officiers. Le 27 février, un mois après la chute de Khartoum, l'ennemi assiège Amadi, qui, à la suite d'une défense acharnée, succomba le 1^{er} avril, occasionnant d'énormes pertes en hommes, munitions, canons, bombes et fusées. A la nouvelle du désastre, Emin prit ses mesures pour réunir le long du Nil toutes les forces de la province et assurer les communications avec l'Égypte, *via* Zanzibar; à cet effet, il mit des garnisons à Birri, Kirri, Bedden et Redjaf. Puis, avec les soldats qui avaient survécu aux luttes meurtrières, il forma un bataillon,

1. Plusieurs officiers du Pacha me dirent qu'Emin seul était responsable de l'offre faite au Mahdi de lui livrer la province. Il est certain qu'il a signé le document, mais il l'a fait, je crois, pour tromper Karamalla, comme le prouve sa conduite subséquente.

divisé en huit compagnies de 80 hommes chacune, sous le commandement du major Rehan Agha Ibrahim, Le 1^{er} juin 1885, il fit évacuer quelques postes excentriques, forma un second bataillon, sous le commandement du major Aouach Effendi Montazir, qui devait surveiller les stations méridionales.

C'est dans une dépêche d'Emin au gouvernement égyptien, 1^{er} septembre 1885, que nous remarquons pour la première fois une allusion à la conduite de ce major du 1^{er} bataillon. En voici les termes :

C'est contre ma permission que le major avait envoyé 200 soldats quand il était trop tard et que tout était fini. C'est par manque de décision et pour n'avoir pas demandé mes ordres; car, si déjà les rebelles étaient forts avant de nous avoir enlevé tant de fusils et de munitions, combien le sont-ils plus maintenant? *Ces habitudes de désobéissance sont devenues une seconde nature pour ces gens-là, etc. etc.* Mais par l'aide de notre Dieu miséricordieux et tout-puissant, par l'action de notre gouvernement, et au nom de notre honorable souverain, Sa Hautesse le Khédive, nous avons pu jusqu'à présent sauvegarder l'honneur du drapeau.

Oui, l'honneur du drapeau égyptien était sauf, mais des « fleuves de sang » avaient coulé; mais il avait fallu au gouverneur une noble fermeté, un courage à toute épreuve et une prudence digne de Fabius pour démoraliser l'ennemi et stimuler ses propres troupes. En les cantonnant dans des stations bien situées et bien palissadées, il a pu prolonger la lutte et attendre les ordres de Sa Hautesse le Khédive; ses doléances ont eu le temps de parvenir en Europe par la voie de Zanzibar.

C'est l'histoire de cette lutte héroïque qui nous avait émus, mes amis et moi, et décidés à entrer en Afrique par une arrière-porte pour assister Emin et lui prêter une main secourable.

En avril 1885, il apprend par une lettre de « l'esclave de Dieu, Mohammed el-Mahdi, le fils d'Abdallah », écrivant à son ami le gouverneur Karamalla, le fils du cheikh Mohammed, auquel le Seigneur puisse accorder, etc., la mort de « Gordon, cet ennemi de Dieu », l'assaut et la prise de Khartoum, que, depuis Lado jusqu'à la cataracte d'Abou-Hamad, le Soudan entier appartient aux Mahdistes, et qu'aucun secours ne lui viendra plus du nord. Emin se rend compte de la situation et

de ce qu'il peut attendre. A l'est, il y a Kabba Réga, le roi de l'Ounyor, et les chefs qui lui sont tributaires. Il lui envoie Casati comme négociateur. Kabba Réga juge politique d'affecter de l'amitié pour le gouverneur, qui, n'étant encore qu'officier du vice-roi, à Khartoum, l'avait traité avec égards et prévenances. Il ignore encore les énormes changements qui ont bouleversé cette région de l'Afrique, les désastres subis par ce fier gouvernement que naguère il redoutait si fort. Son intelligence africaine est trop obtuse pour saisir l'importance du mouvement qui va gagner son territoire. Craignant de déplaire au gouverneur, il reçoit Casati en faisant grand montre de générosité et d'hospitalité. Mais peu à peu il est renseigné par des déserteurs, astucieux Égyptiens et traîtres Soudanais, qui arrivent avec armes et munitions, lui expliquent la signification de la terrible lutte, et il comprend enfin que ce pouvoir qu'il redoutait si fort n'est plus qu'une épave.

Le Dr Junker nous avait appris la détresse d'Emin. Le 2 janvier 1886, ce voyageur partait de Kibero, sur la rive orientale du lac Albert, où l'avait porté un vapeur du gouverneur. Il s'en retournait en Europe après un séjour de plusieurs années dans le Monbottou et le bassin du Ouellé. Il réussit à atteindre l'Ouganda, où, vu son dénuement, on lui permit de s'embarquer sur un navire de la mission en partance pour Oussambiro, à l'extrémité méridionale du lac Victoria; de là il se rendit à Zanzibar, avec les dépêches d'Emin. C'est par elles que nous connûmes la position difficile du gouverneur et les désastres qui se préparaient.

Kabba Réga attendait patiemment, comme un héritier présumptif. Il savait que, quoi qu'il en fût, il serait le dernier gagnant. Il affectait même d'être généreux vis-à-vis d'Emin, laissant passer et repasser ses courriers entre Zanzibar et l'Equatoria, continuant à traiter Casati avec tous les égards dus à un hôte; aussi, dans ses rapports au Pacha, celui-ci n'a-t-il que des « louanges cordiales » à donner à Kabba Réga. Mais, à la mi-février 1888, le potentat se réveille. Il apprend qu'une expédition arrive au Nyanza : l'exagération naturelle aux indigènes en amplifie l'importance. Vers la même époque où notre mission de secours explorait du regard les eaux du Nyanza et cherchait à trouver sur ses rives quelques

traces d'un homme blanc, le roi fait saisir le capitaine Casati, pille sa maison, et l'expulse de son territoire, nu ou à peu près. La rupture était consommée. Kabba Réga la scellait du sang de Mohammed Biri, le fidèle messenger d'Emin entre l'Equatoria et la station des Missions anglicanes de l'Ouganda.

A l'ouest de l'Equatoria existe sur la carte un « blanc » immense qui s'étend jusqu'au Congo et dont on ne sait absolument rien. Vers le sud se trouve une région non moins vaste et ignorée. Qu'il tourne, qu'il vire, avec ses gens incapables de se frayer une route au dehors et redoutant l'inconnu, Emin Pacha ne peut qu'attendre la réponse aux dires de Junker et à ses propres dépêches.

Entre temps, il ne demeurait pas inactif. Par la défaite des rebelles et des Mahdistes à Makkaraka, il avait imposé un armistice et n'était plus inquiété par Karamalla. Au delà de Ouadelaï il avait fondé les stations de Toungourou et de Msoua, et, quoique le 1^{er} bataillon se fût depuis longtemps mutiné, le 2^e bataillon et les irréguliers reconnaissaient encore son autorité. Il dirige l'agriculture, les plantations, les récoltes, les manufactures de coton, visite les stations, maintient de bons rapports avec les tribus environnantes et, à force de tact, donne à l'ensemble de son activité une apparence officielle.

Certaines choses cependant, il lui est impossible de les faire. Il ne peut remédier au mal déjà accompli; il ne peut changer les dispositions hostiles de ses hommes, et, par le seul exercice d'un pouvoir modéré, apaiser les mauvaises passions qu'a soulevées la révolution du Soudan. Il ne peut que retarder l'heure de la révolte.

Contre son influence se ligue celle de tous les officiers du 1^{er} bataillon et de centaines d'employés égyptiens dont les conseils perfides annihilent chaque nouvelle mesure et paralysent tous les efforts. Le seul désir du Pacha ne suffit pas à faire prévaloir une ligne de conduite plus juste vis-à-vis des indigènes. Le système en vigueur au Soudan consiste à réquisitionner, par contributions volontaires ou par la force, tout ce dont on a besoin en fait de vivres, grains, bestiaux, troupeaux et serviteurs. Or les exigences sont illimitées : chaque officier égyptien se donne trois ou quatre femmes légitimes, sans préjudice des concubines; à toutes il faut des servantes.

La maison de Fadl el-Moulla Bey, par exemple, se compose d'une centaine d'esclaves, hommes, femmes, garçons et filles. Les femmes des soldats ont aussi leurs suivantes; les garçons, à mesure qu'ils grandissent et deviennent des hommes, font surgir de nouveaux besoins, auxquels les indigènes doivent satisfaire.

Or il y avait 650 hommes et officiers dans le 1^{er} bataillon, autant dans le 2^e et 3 000 irréguliers, plus une petite armée de scribes, d'employés de tout genre, préposés au matériel, ouvriers, mécaniciens, capitaines et matelots. Tout cela devait être marié, « concubiné », servi, nourri par les naturels, qui, en retour, ne recevaient que de mauvais traitements. Nous avons entendu parler d'une razzia de 8 000 têtes de bétail; Emin Pacha assure que, de son temps, la plus forte battue n'en a fourni que 1 600; mais elles étaient fréquentes. Chaque station pouvait se constituer ainsi de nombreux troupeaux, et il y en avait quatorze. Choukri Agha, commandant de Msoua, était un des fauteurs les plus infatigables de ces fructueuses incursions. Ce système, depuis longtemps pratiqué dans la province, est une vieille coutume qui pèse sur les indigènes dans toute son odieuse rigueur. Emin, gêné par le voisinage de l'armée de Karamalla et par l'épidémie de rébellion qui faisait rage parmi ses sujets, ne pouvait la combattre; mais les naturels, qui subissaient ces exactions depuis tant d'années, acclamèrent le Mahdi et exterminèrent les malheureux fugitifs des stations envahies. Et nous pouvons hardiment prédire que si, à son tour, l'État du Congo oublie ses devoirs envers ses sujets et tolère les pilleries et la maraude, sa chute sera inévitable et soudaine comme celle du gouvernement du haut Nil.

Mon intention n'est pas d'écrire l'histoire de cette malheureuse région, depuis si longtemps exploitée par les plus viles passions. Mais, par ce rapide aperçu, le lecteur comprendra la situation. Le Pacha était engagé dans une tâche aussi impossible que celle de Gordon entreprenant, en 1884, d'aller délivrer les garnisons du Soudan. A mon avis, la plus haute preuve de courage qu'ait donnée Emin a été d'assister, sans mot dire, aux continuelles scènes de brigandage, de voir dépouiller son misérable peuple chaque fois qu'il prenait fantaisie à un officier égyptien d'entreprendre quelque razzia

pour ramener l'abondance dans son harem. Il savait exactement comment se passaient les choses, il n'ignorait pas les décharges à l'aveugle des carabines et mousquets, le gaspillage insensé des munitions, les villages détruits, leurs habitants décimés, les troupeaux enlevés, les longues files de femmes et d'enfants captifs, le partage des dépouilles. Comment empêcherait-il ces déprédations? Il n'a ni argent, ni étoffes pour acheter des vivres. Que peut-il répondre à cette tourbe de pillards? Sans doute, le sol est fertile et suffirait largement à leur existence. Ils cultivent le coton pour se vêtir, se procurent des légumes; à cela les indigènes n'entendent goutte. Mais le millet pour le pain, le bétail pour la viande, c'est affaire aux païens de les fournir à plus nobles qu'eux.

Seul parmi ses gens, Emin a conscience qu'il est injuste et barbare d'agir ainsi, mais, n'ayant pas la force de rien imposer, il endure ce mal comme il en a supporté bien d'autres. Le crime et la spoliation sont la base même de ce gouvernement, qui tombera comme tous ceux qui l'avaient précédé et qui étaient fondés sur le même principe.

Comme conclusion, je crois devoir ajouter à ce chapitre des pièces qui m'ont été communiquées par Sir Francis Grenfell, le sirdar d'Égypte. Ceux qui aiment à remonter des effets aux causes y trouveront les preuves de la connivence des rebelles avec l'ennemi. Ces documents confirment mes dires et démontrent qu'en allant trouver le Pacha à Toungourou, alors qu'ils lui promettaient de le rétablir au pouvoir, le priant de leur pardonner et de me les présenter, les officiers égyptiens manigançaient le complot de nous livrer aux Mahdistes. Grâce à Jephson, un de « ces gars qui prennent des notes », et à leur maladresse, Omar Saleh n'eut pas la satisfaction d'escorter cet « autre voyageur qui était venu vers Emin » et dont il désirait tant s'emparer pour l'exhiber à Khartoum, ce qu'il peut regretter plus que moi.

LETTRE D'OSMAN DIGNA AU GOUVERNEUR GÉNÉRAL, A SOUAKIM.

Au nom du Dieu tout-puissant, etc.

D'Osman Digna au chrétien qui est gouverneur à Souakim. J'ai à l'apprendre qu'il y a quelque temps, Rundle m'a écrit une lettre au sujet du gouverneur de la Province Équatoriale. A l'arrivée de ladite lettre dans

mes mains, je l'ai tout de suite envoyée au Khalife. — Que la paix soit avec lui, etc., etc. — Le Khalife m'a répondu. Il m'informe que ledit gouverneur de l'Équateur est tombé entre ses mains et qu'il est maintenant un des suivants du Mahdi. Le Khalife avait envoyé des vapeurs à l'Équateur, commandés par un de nos chefs, nommé Omar Saleh. Ayant débarqué à Lado, ils ont appris que les soldats et officiers s'étaient emparés de leur dit gouverneur, ainsi que d'un voyageur son compagnon; ils les ont mis aux fers, puis livrés aux mains de notre chef. Maintenant toute la province nous appartient et ses habitants ont fait leur soumission au Mahdi. Nous avons pris les armes et les munitions. Nous avons aussi conduit les officiers et le scribe principal au Khalife, qui les a bien reçus, et depuis ils demeurent avec lui. Ils lui ont remis leurs drapeaux.

C'est pourquoi, Rundle désirant savoir ce qu'est devenu ce gouverneur, je te prie de lui transmettre ce message.

Je t'envoie une copie de la lettre que notre chef a envoyée de l'Équateur au Khalife, et aussi une copie de celle qui a été écrite par Tewfik audit gouverneur.

Je t'envoie aussi une douzaine de paquets de cartouches apportées de l'Équateur. Je loue Dieu de la défaite des incrédules et de la défaite des infidèles.

(Scellée.)

Ces cartouches étaient pour snider à la marque 1869, et en très bon état. Deux lettres étaient incluses. Son Excellence le sirdar a reconnu la première comme étant celle qui avait été remise à M. Stanley par Sa Hautesse le Khédive au départ du Caire.

La seconde est une copie de la lettre d'Omar Saleh au Khalife, datée du 15 octobre 1888.

Nous nous sommes embarqués sur les vapeurs avec l'armée, et, le 5^e safar 1306 (10 octobre 1888), nous sommes arrivés à Lado, où demeure Emin, le moudir de l'Équateur. Nous avons à remercier les officiers et les soldats de son armée qui nous ont rendu la conquête facile : ne voulant pas retourner en Égypte vers les Turcs, ils ont saisi Emin et un autre voyageur qui se trouvait avec lui, et les ont enchaînés.

Tewfik avait envoyé à Emin un des voyageurs. Il s'appelle M. Stanley. Ce M. Stanley apportait une lettre de Tewfik à Emin datée du 8^e gamad aoual (date de la lettre du Khédive), lui commandant de revenir avec M. Stanley, et de laisser à ses troupes le choix de rentrer ou de rester.

Les troupes ont refusé d'obéir à ces ordres et nous ont reçus avec joie. J'ai trouvé ici beaucoup d'ivoire et de plumes. Je t'envoie, par le *Bordein*, commandé par Mohammed Kheir, les officiers d'Emin et son scribe principal. Je t'envoie aussi la lettre de Tewfik à Emin et les drapeaux que nous avons pris aux Turcs.

J'ai appris qu'un autre voyageur est venu vers Emin. Je m'occupe de le faire rechercher; et, s'il vient, je suis sûr de m'en emparer.

Tous les chefs de province et ses habitants sont heureux de nous voir. J'ai saisi les armes et les munitions. Quand tu auras vu les officiers et le scribe principal et que tu leur auras donné les instructions nécessaires, veuille me les renvoyer, attendu qu'ils me seront fort utiles.

Pour copie conforme,

T.-R. WINGATE.

W. O. 15, 1, 90.